

Scène 9 : « Que Serais-Je Sans Toi »

Benjamin et Baptiste à la cafétéria de l'hôpital, rejoints par Anne et Laura

21 juin

La cafétéria de l'hôpital. La lumière blanche artificielle est vive, presque agressive. Benjamin et Baptiste sont assis autour d'une petite table chacun devant un gobelet en plastique, un petit sachet de viennoiseries au milieu d'eux. Benjamin, les bras croisés sur la table fixe son gobelet vide. Baptiste est accoudé à sa chaise et garde sur son camarade un œil attentif. L'ambiance est morose, tous deux semblent fébriles et comme anesthésiés.

Baptiste :

Ça va mieux ?

Benjamin :

Oui. J'avais besoin de sucre.

Baptiste :

Tu m'as fais peur. J'ai vu arriver le moment où t'allais tomber dans les pommes.

Benjamin :

Quand-même pas.

Baptiste :

Si Benji, t'étais tout blanc... C'était l'émotion ?

Benjamin :

Je sais pas. Non... Je ressens rien. Aucune peine. Aucune tristesse. Même pas de soulagement. Le pur néant. Jamais. Jamais je ne me suis senti aussi vide : comme si mon âme n'habitait plus mon corps... Mais, c'est terrifiant. J'ai toujours été hypersensible. Et là, rien. Rien hormis ce glaçon au fond de la poitrine et cette nausée constante... *(Benjamin fait une grimace et détourne le regard. Il s'appuie contre le dossier de sa chaise, en soupirant, une main sur le thorax.)*

Baptiste :

Tu as encore envie de vomir ? *(le pianiste incline la tête dans un geste vague.)*

Benjamin :

Pas vraiment, mais c'est pas loin... *(Les yeux dans le vide)* J'me sens tout désaccordé. Je comprends pas. Ma sensibilité a toujours été à fleur de peau. Je suis émotif. C'est ma nature. Ce « rien » je ne m'y reconnais pas. Ce n'est pas moi. Depuis tout petit mon cœur est un livre grand ouvert qui bat et qui saigne aux quatre vents. Je suis un homme émotif. Alors, pourquoi là... Mais Bordel ! C'est Mélodie, j'ai grandi avec elle, je jouais avec elle, j'allais à l'école avec elle, toutes mes vacances je les ai passées à Cherbourg avec elle. On jouait au débarquement de Normandie dans les ruines des bunkers sur le chemin de douane qui bordait la côte... C'est pas possible ! Ça ne peut pas me laisser de marbre ! C'est pas humain !

Baptiste :

« Rien », ce n'est pas l'impression que tu donnes. On est plus proche du burn-out émotionnel que du vide sidéral. Heureusement que je te soutenais, t'en a tellement gros au fond du cœur que ça déborde sur le reste du corps. Mais ça me rassure de t'entendre. Je n'en mène pas large, moi non plus. Ce matin, j'étais là quand... C'est moi qui ai appelé les infirmières. J'étais là, je lui tenais la main, elle était toute moite, son regard vide exorbité, et... Jamais je ne m'étais senti aussi seul. Jamais je ne

m'étais senti aussi impuissant. Je ne sais pas où j'ai trouvé la force d'affronter ça mais je suis content de l'avoir trouvée. C'est fou. Personne ne peut jurer de ses propres limites tant qu'il n'y est pas confronté. Plus jamais. De ma vie, je ne veux plus jamais éprouver une telle solitude. Je suis tellement soulagé qu'on ait traversé ça tous les quatre. Qu'on ait été ensemble du début à la fin. Pour moi c'est ça le plus important. Qu'on soit ensemble. Toujours. Je veux vous sentir, tous, près de moi pour le meilleur et pour le pire. Jusqu'à ce que la mort nous sépare. (*Benjamin esquisse un sourire.*) Non, je suis très sérieux. L'amitié, la vraie, c'est quoi, sinon une belle histoire d'amour à grande échelle ?

Benjamin :

Mais, je te prends très au sérieux, Baptiste. C'est toi qui a les mots justes depuis le début. Abimé. C'est, le mot juste. Cet endroit abime tout. Et pourtant... (*Benjamin semble hésiter*)

Baptiste :

Pourtant ?

Benjamin (*sourire gêné*) :

L'être humain est vraiment un monstre merveilleux... Il y a ce désir vertigineux, qui m'a pris d'un coup, un, un besoin plus qu'un désir. Dououreux, comme un état de manque. Besoin de me réfugier dans les bras de la femme que j'aime, lui faire l'amour, m'abandonner en elle, m'enivrer d'elle, son parfum, son regard, sa voix, sa peau, jusqu'à ne plus tenir debout. Et puis sombrer, ensemble, enlacés dans un sommeil mensongé... (*Les deux jeunes gens se dévisagent. Benjamin détourne le regard.*) C'était déplacé, pardon, j'aurais pas du dire ça.

Baptiste :

Non, non, mais... Ba... C'est plutôt à Marie-Madeleine que tu devrais dire ça.

Benjamin :

C'est fini avec elle. J'en ai eu ras le bol de sa jalousie infantile. Mon amie d'enfance est en train de mourir à l'hôpital dans des souffrances dont elle n'a même pas l'ombre d'une idée et elle me fait une scène pour un quart d'heure de retard à un dîner aux chandelles.

Baptiste :

Ça, ce n'est pas d'aujourd'hui. Franchement. Qu'est-ce que tu faisais avec elle ?

Benjamin :

Je crois que, ... je passais le temps qui nous séparait, Anne et moi. (*Il sourit*) C'est marrant d'aussi loin que je me souviens je reviens toujours à Anne. « Ma Lumière du Jour ». Elle me hante...

Baptiste :

Elle t'aime. (*Ils se dévisagent intensément.*) Benjamin, tu n'es pas dupe ? Ça se voit. Jusque dans sa façon de t'écouter. Et toi, si tu te voyais la regarder... Tu sais quoi ? Vous me faites penser à cette chanson de Jacques Brel sur les Vieux Amants, toute leur vie, ils se sont voués l'un à l'autre avec tout ce que ça implique d'orages, d'attentes, de déceptions, de tromperies... et malgré tout, cet « Eternel Retour » à l'autre. Ta « lumière du jour », elle n'a jamais cessé de l'être.

Benjamin (*à mie voix, sourire lointain*) :

Non, jamais. Hier soir, on a fait l'amour. (*Baptiste reste pantois, interloqué par cette confidence si soudaine.*) Je suis passé la chercher à l'hôpital. Ce n'était pas un « p'tit coup vite fait », pour le sport. Non. On a fait l'amour, vraiment, on s'est donné, abandonné. Comme ça, sans y penser, sans rien dire. Une évidence. Nos deux corps s'appelaient, nos peines voulaient faire corps. Un besoin soudain, irréprouvable, de prendre soin d'elle. Déjà, dans cette chambre incolore, qui puait l'antiseptique et la

morphine, alors que je regardais le visage défait de Mélodie, je pouvais sentir son parfum, toujours le même depuis le lycée. L'odeur de mon premier amour d'homme. Nous étions seuls, tous les deux. Debout près d'elle, cette envie, ce besoin montait en moi, d'enfourer mon visage dans ses cheveux, de la serrer dans mes bras, la respirer de tout mon corps. Comme avant. Chaque pore de ma peau la réclamait. Nous brûlions d'un même feu de détresse. Et là, à l'appart, on a fait l'amour, comme une évidence. Comme une prière à cette jeunesse qui nous délaisse tout doucement. Un quart de siècle, c'est jeune pour enterrer les copains. On a fait l'amour comme une nécessité absolue de se sentir vivant. Et ce matin, malgré le message de l'hôpital, malgré le corps inerte de Mélodie là-haut, je sens encore combien ma peau est empreinte de la sienne. Ça me brûle. Je l'aime. Oui. Elle et moi, c'est une évidence.

(Un court temps de silence s'installe entre les deux hommes. Laura et Anne entrent dans la lumière et s'avancent vers eux. Les apercevant, Benjamin se lève. Il tend sa main à Anne pour la faire asseoir dans le siège qu'il vient de quitter. Elle s'installe sans lâcher la main de son amant. Benjamin s'affaisse sur l'accoudoir du fauteuil, tout près d'elle.)

Anne :

Ça va Benjamin ? Tu es tout blanc.

Benjamin *(déposant un baiser sur sa main) :*

T'inquiète. C'est passé. *(Elle avance sa main vers son front.)*

Baptiste :

Y a encore du monde là-haut ?

Laura *(attrapant une viennoiserie dans le sachet) :*

Les grands-parents. Ils ne vont pas tarder à la descendre à la morgue, si vous voulez la voir une dernière fois dans un vrai lit...

Baptiste et Benjamin *(d'une même voix) :*

Non. Ça ira. *(Un court temps morose.)*

Laura :

Bon... Et maintenant ?

Baptiste *(consultant sa montre) :*

Quentin ne devrait plus tarder. Anne ? Est-ce que... Nous j'imagine qu'on va rester ensemble mais... Toi, peut être que tu préfères rester en famille ?

Anne *(regardant les membres de sa famille attablés non loin) :*

Non... Je préfère pas. Là, j'ai besoin d'être, moi, sans filtre, sans gants, sans fausse pudeur. Je suis trop fatiguée pour faire semblant. *(Regardant Benjamin.)* Et puis, vous, ça sort pas de la famille. *(Il lui passe la main dans les cheveux. Elle vient appuyer sa tête contre sa cuisse.)*

Laura *(regardant Anne et Benjamin) :*

On pourrait profiter d'être tous les cinq pour choisir nos robes de demoiselles d'honneur *(S'accoudant sur l'épaule de Baptiste)* comme ça, ces messieurs pourront nous donner leur avis.

Benjamin :

Tiens, en parlant du mariage. Tu nous as toujours pas dit où vous comptiez passer la lune-de-miel.

Baptiste *(rougissant) :*

On voulait faire un petit tour des côtes normandes, la Baie du Mont-Saint-Michel, les plages du débarquement : Quentin tient à voir de ses propres yeux le mannequin pendu au clocher de Sainte-

Mère-l'Église. Et puis bien sûr : Etretat, Le Havre, Grandville, Cherbourg, on aimerait beaucoup voir le fort où vous avez tourné le dernier épisode.

Laura (*Regard interrogateur vers Anne*) :

C'est une propriété privée, pas sûr qu'on puisse visiter, comme ça.

Anne :

Non. Mais, vous pouvez contourner le domaine par le chemin de douane, ce sont de vieilles fortification envahies par le lierre qui bordent la falaise d'un côté et les prairies de l'autre. L'océan à tes pieds et les sentiers sauvages à perte de vue. Et ces étranges stalagmites rocheux qui se dressent au milieu des vagues, comme si les pierres arrachées à la falaise avaient germé du fond des eaux. Ça enivre l'imaginaire.

Benjamin :

A marée basse, on peut s'y rendre à pied, y ramasser des galets pour les peindre. (*Anne et Benjamin échangent un regard.*) Et si vous empruntez le chemin des douaniers, prenez garde aux ronces, le lierre s'y bat avec les muriers sauvages.

Laura :

Tien, l'expérience qui parle. Vu la gourmandise de Quentin tu vas pouvoir jouer les infirmiers. (*Petit rire complice.*) Mais franchement je suis déçue. Pour une lune de miel, les falaises de Normandie, on fait plus romantique. Quitte à mettre cher dans un hôtel ou un billet de train, autant voir Venise.

Baptiste :

Oh, mais c'est prévu, je nous ai même organisé toute une journée à Murano. Et Quentin s'est laissé convaincre de passer une semaine à Florence.

Benjamin :

Pourquoi ! Il ne voulait pas y aller ?

Baptiste :

Non. Il a peur du Syndrome de Stendhal. (*Anne et Laura pouffent de rire.*) Non je vous jure c'est une maladie qui existe. (*Le rire est contagieux : Benjamin a du mal à se retenir de rire. Le sourire finit même par gagner Baptiste.*) Non mais, je vous jure que c'est vrai.

Benjamin (*reprenant empire sur lui-même*) :

Du calme, on nous regarde. (*Le fou-rire se calme.*) Vous vous êtes accordés les deux mois ?

Baptiste :

Oui. On passera juste la dernière semaine d'août sur Paris avant la rentrée. Après je ne remonterai plus que pour les vacances de Noël et la Manga expo de février. Faudrait qu'on s'organise pour y aller tous ensemble, comme au lycée.

Laura :

Oui, il faut préserver les grandes traditions. Cette année nouvel an et Paris-Manga tous les 5 !

Benjamin (*à Anne*) :

Ça tombe bien, Yoshi m'a réclamé un petit frère.

Anne :

Yoshi ?

Benjamin :

Si c'est vrai, il s'ennuie, l'autre soir il pleurerait de solitude. On pourrait lui adopter un petit frère. Je suis sûr qu'il s'entendrait très bien avec Totoro. Non ? Un beau Totoro, bien pelucheux.

Anne (à Benjamin riant) :

Bon ça va, j'ai compris. Mais, dis-moi, (l'attirant à elle d'un air malicieux) si on fait la Manga expo, tu ressortirais ton gel et tes lentilles de couleur ?

Benjamin (surpris, dévisageant sa compagne) :

Tu veux que j'me cos-playe en roi des Gobelins ?

Anne (les yeux brillants de malice) :

Oh ! J'adorerais ! (Elle se redresse pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.)

Benjamin (à Anne) :

Dieu, que la nuit est longue à venir mon doux cœur.

(Tous deux s'embrassent langoureusement. Ce que voyant, Laura envoie un grand coup de coude à Baptiste, et lui montre le jeune couple du doigt. Baptiste acquiesce tout en adressant un grand sourire à Laura. Les deux complices se serrent la main. Les deux amants reviennent à la réalité.)

Benjamin (à tous) :

Bon, en attendant l'heure du concert, si on allait miamiamer un truc au soleil ?

Baptiste :

Alors on va quand même voir Hisaishi, ce soir ? (Les autres acquiescent.)

Laura :

Pourquoi ? T'as mieux à proposer ?

Baptiste :

Non, non. C'est très bien. Tant mieux. C'est vrai qu'il y a quelque chose de salvateur dans la musique.

Benjamin :

Et puis, tous ensemble, la nuit promet d'être belle.

Laura (trépignant) :

Oui. Allons fêter la délivrance de Mélodie. (Ils se lèvent tous.)

Baptiste (ramassant le paquet de viennoiseries.) :

Quelqu'un veut le dernier pain au chocolat ?

(Anne avance sa main pour le prendre mais voyant le logo de l'hôpital sur le sac elle le rend à Baptiste avec une grimace de dégoût.)

Anne :

Tirons-nous d'ici.

(Ils quittent la cafétéria en jetant le sachet à la poubelle. Les quatre amis sortent de l'hôpital. Laura en tête, Anne et Benjamin, main dans la main et Baptiste ferme la marche. Noir.)